

"Cette ville n'est le pays de personne, disait mon père."

Hoda Barakat, *Le laboureur des eaux*

"Je ne sais plus quoi penser de Venise, j'entends les avis contraires, je sais que c'est une ville, mais est-ce une ville ?"

Serge Airoldi, *Comme l'eau, le miroir changeant*

I

Comment se tenir dans les bras d'un homme, tenter de s'y abandonner encore, le regarder dans les yeux qu'il a bleus et soudain aimants, alors que, quelques instants plus tôt, à la minute même d'une jouissance, de celles qui seraient hors de toute pensée puisque c'est la condition de son avènement, l'image et l'idée d'un autre homme, aimé celui-là, surgit dans l'esprit et dans le corps en extase, à l'insu, présence imposée par un au-delà de soi qui aime à l'encontre ?

Tout moment est rempli de sensations et de phrases qui s'écrivent, se raturent, se réécrivent, cherchent un chemin, s'arrêtent pour mieux se refaire. Rien de la vie n'est laissé, tout est capté, lumières, sons multiples, détails d'odeurs, séquences de scènes ; au point que cela fait des mouvements incessants dans l'esprit et le corps, des déplacements et des traversées qui, s'ils furent enfouis et souffrants, sont désormais la matière de la vie. Qu'elle soit débordante importe peu, qu'il faille choisir et abandonner, tisser, est non seulement accepté mais c'est de cela qu'émane la force de vivre.

Comment se tenir dans les bras d'un homme ?

Des rues, provient un air de printemps en plein hiver. Une silhouette dans son manteau léger descend la rue Hamra. Elle porte une sorte de puissance qui virevolte avec élégance. Elle pourrait s'effondrer là, il y aurait encore de la grâce. Elle s'appelle Muriel, ou Marya, ou Kamila. Deux ou trois taxis klaxonnent. Elle marche les yeux en l'air comme un enfant naïf. Elle fait « non » de la main aux visages qui la hèlent des voitures ; elle ne devrait pas sourire. Plus elle va vers l'ouest, plus l'espace se vide et s'éclaircit. Tout au bout de la longue rue, il y a la mer. Mais avant, il y a la guerre, celle qui n'a ni début ni fin.

Comment - ne pas - se tenir - dans les bras d'un homme - *abîmé* ?

Comment se tenir dans les bras ?

II

Toutes les fumées nauséabondes et les jasmins des jardins de Beyrouth n'y font rien, le tourbillon des klaxons et la chaleur, les champs de bananiers et les bouteilles de plastique sur les plages vers Saida, les armes des militaires jeunes comme des enfants, les yeux des hommes dans les cafés de nuit, le vin rouge de Saint Antoine et le taximan qui roule avec adresse dans le dédale de la circulation, tout dans Beyrouth si déroutant, sans morale, vertigineux et humain comme le sourire de Salma, tout ne peut empêcher qu'on se sente vivant près de la mort. On pense, avec une joie inexplicable, dans une certitude incertaine, une nonchalance insolente, on pense qu'il est bon de vivre. C'est inconvenant.

Comment se tenir

Sans les bras

Sans ponctuation

Il est minuit à Beyrouth, il serait temps d'aller dormir. Des femmes parlent d'un recueil de nouvelles érotiques. Et les voitures dans la rue hurlent à tout va. Des femmes lisent mais le whisky embrume et la nuit ne se tait pas. Le marbre de l'appartement leur va bien. Pourtant, quelque part sous leurs pieds, il y a la terre, celle de tous.

Muriel vit à Beyrouth tout le jour comme une femme lente qui pose une question en français à un homme qui parle arabe, uniquement arabe, une femme qui rajuste sa mantille sur son épaule ; elle marche entre les gravas et les rues de Zokak-el-Blat, dans le ravissement de l'appel à la prière et des cloches de Saint-Georges à l'unisson, elle regarde dans le cadre de ses phrases qui s'ajustent en brinquebalant une flopée de mots qui creuseraient les fondations mais s'arrêtent là où les vestiges d'un amour se terrent.

Il y aurait de quoi poser quelques questions, quelques bombes, dans les paroles des hommes qui murmurent ce qu'ils ont à dire de l'enfance et de la Palestine, des frontières et de l'Occident, de l'extrémisme et du désir des femmes. Dans les yeux de Charbel il y a plus de volupté et de rêve que jamais. « Comme c'est joli » disait-il, quand elle se laissait aller à parler des lieux, de sa course à Bachoura, son épaule contre la sienne à peine effleurée. Hier soir, elle aurait pris sa main à Gemayzey s'il n'avait allongé le pas devant elle, s'ils n'avaient gardé leurs cœurs à l'écart, cette marge de la vie que nous aimons tant. Ils entendaient *Night in white satin* venu d'un café de l'autre côté de la rue et Faeroz chantant tout près d'eux telles des ondes entre leurs corps.

Mais aussi vrai que la flamme d'un feu réel le brûle et le réchauffe, il hésite et préfère empoigner méchamment le cours des jours. Charbel qui veut épouser Muriel pour quelques minutes de bonheur. L'éphémère et l'éternité se côtoient quand on marche au bord de la mer Méditerranée, entre l'âge de bronze et le XXI^e siècle.

Comment se tenir sans écrire *je* ?

III

De Yesouiyeh jusqu'à Hamra, Shérine marche vite dans sa colère de s'être tue et d'avoir accepté le repas sans broncher au point qu'elle dépasse la flopée de militaires et leur char vers la place des Martyrs comme s'ils étaient de simples passants dans le dimanche soir éteint. Lisa court derrière elle et l'entend vociférer en marmonnant : « mais il se prend pour qui, ton amoureux ? »

Il y a aussi la douceur de l'air, la pluie qui commence dans les craquements de l'orage ; il y a les deux femmes que les hommes dans les rues regardent parce qu'elles semblent danser, Lisa surtout qui caracole autour de Shérine. Elles quittent les quartiers riches et s'enfoncent vers l'ouest. Bientôt, l'eau du ciel s'abat comme si on déversait des seaux sans ménagement ; ça envahit les rues les trottoirs les chaussures les cheveux les yeux. Et Lisa rit soudain dans ce qui devrait être son chagrin, elle rit et prend la main de Shérine. Elles franchissent les rues tonitruantes, les embouteillages dans le noir ; elles croisent les chats faméliques, les hommes vieux ; elles traversent des voies multiples et parviennent au pied du petit immeuble.

Là-haut, elles se déshabillent en silence, écoutent la pluie en s'affairant lentement, laissent sur le balcon les vêtements trempés. Lisa déambule dans sa chemise blanche, se laisse coiffer par Shérine qui chantonne *Que c'est beau la vie*. Puis elles ouvrent un livre : *Quelques pointes de nuits*, que Shérine lit tout haut en arabe. Plus tard, quand elle tente de s'endormir, Lisa regarde la vitre brisée de la fenêtre ; comme chaque soir, elle parcourt des yeux les dessins des fêlures, les traces laissées par les bombardements en août 2006. Elle n'y mettrait aucune image si elle n'avait eu, devant ses yeux durant toute l'enfance, la photo de son arrière-grand-père, jeune homme appuyé sur deux béquilles devant la cathédrale de Reims en ruine ; c'était 1918.

Comment se tenir dans une ville ravagée ?

IV

« Faudra jamais s'oublier, tu m'entends, il faudra se parler et s'écrire toujours, garder l'image de nos mains, de nos yeux, de nos épaules, et aussi nos voix, toujours, tu m'entends, même quand tu seras si loin là-bas, c'est comme si on est ensemble, tu m'entends petite fée, y'a rien qui nous sépare, on est dans nos cœurs, maintenant c'est comme ça, y'a pas de frontière, y'a juste un chemin qu'on peut pas prendre pour l'instant, mais tu verras, tout ira bien. »

La salle d'embarquement est presque vide. Un homme marmonne une prière dans un livre usé. Yasmina s'assoit face au tarmac, elle ne comprend pas ce qui se passe, elle a traversé les

portiques et les douanes sans penser, d'un pas volontaire et fermé. Il pleut et une bruine enveloppe l'horizon au-delà de l'aéroport. Seul, le cèdre de la compagnie Middle East s'impose derrière les vitres. Comme les autres depuis toujours, elle part. On ne sait pas bien pourquoi on est si attaché à cette terre, grande comme un mouchoir de poche, bousculée, déchirée, ravinée. On ne sait pas pourquoi on l'aime d'amour avec ses tourments, ses angoisses la nuit, ses promesses qu'elle ne tient pas, ses massacres ineffaçables, son désordre et ses peurs de l'avenir. On l'aime pour ses yeux et toutes ses langues, on l'aime et elle murmure *quand tu seras de retour...* On l'aime aussi pour la main trop ferme dans un geste comme un coup, ses cris acerbes sur les trottoirs, sa fureur qui roule trop vite, l'appel de la mer et l'empêchement. Yasmina sursaute, son téléphone affiche *l'histoire ne finit jamais*.

En pénétrant dans l'avion, elle entend le steward : *Ahlan Wa Sahlan*. Comment lui dira-t-on bienvenue là-bas ?

Comment se tenir loin ?

V

Welid compte les corps. Ceux disparus, pas retrouvés. Ceux qui furent au milieu de la rue longtemps. Ceux qui gisent au fond des chambres pour toujours, amputés. Ceux inhumés enfin mais constamment dans la tête. Ceux qui déambulent dans les rues. Ceux qui dorment en criant et se réveillent dans l'angoisse. Les corps nous encombrent, dit-il. Il faut s'en occuper.

Comment se tenir dans les bras d'un homme ?

Welid a le sourire d'un homme amoureux. Il compte les corps. Il est heureux dans la maison, sa femme est belle, ses enfants vivants. S'il fronce un peu les sourcils parfois, il garde le sourire. Il raconte et boit son café. Puis sa silhouette descend la rue jusqu'à la mer, la tendresse qui l'emporte est aussi grande que tous les corps qu'il cherche.

Les corps, ceux de l'enfance qui court dans les rues et hume l'air embaumé de fleurs et de miel. Welid veut retrouver la vibration joyeuse des premiers pas dans la ville, l'émerveillement de la lumière, la découverte des chemins, les couleurs des tissus ocre et bleus, l'innocence. Au-delà des corps massacrés, il y aurait l'enfance. Parfois, il ne comprend pas pourquoi il n'en est pas resté là, dans la douceur et le chaud de l'air.

Pourquoi les pères ont-ils mis leurs fils dans un avion pour New-York avec quelques billets dans la poche ? Pour qu'ils reviennent un jour compter les corps.

Comment tenir en son propre corps ?

Welid danserait n'était le trottoir heurté et les passants qui déboulent, aussi ceux qui ont installé leur chaise devant les portes et regardent le tohu-bohu, semblant surveiller que l'on va bien dans tous les sens à l'air libre.

Comment se tenir dans le corps d'une ville, flamme vacillante, mais flamme vivante ?

La silhouette de Michel longe ce qui reste d'un fleuve, celui de Beyrouth. Il marche sur l'asphalte au risque que les voitures et les camions l'emportent. Il va vérifier ce qu'il sait, un fleuve sans eau. Il tient les bords de Loire dans son souvenir d'un ancien voyage, très loin. Il dit : regarde, et ses yeux s'arrêtent un court instant. Puis le tumulte de ses angoisses le détourne et il revient vers la voiture stationnée sans égard pour la circulation.

Quand la route sinueuse vers la montagne dégage l'horizon, il s'apaise un instant et rêve d'un ailleurs. Il parle autant qu'il peut pour ne pas laisser de silence. Il fait un amas de phrases courtes sans ponctuation. Il martèle, se moque de l'Égypte et de la Tunisie. Lisa l'écoute, se souvient qu'on lui a raconté les cèdres et la neige, comme une vieille histoire. Michel ne sait plus conduire dans le calme des arbres. Il dit, les Libanais sont en colère.

Comment se tenir près d'un homme en colère ?

Sur le haut de la colline, l'air est froid et vif. Michel ferme sa veste et marche d'un pas long et rapide devant Lisa sans souci de la perdre. Il regarde la cime d'un mont et des bâtisses laides et fières. Son œil est haineux tel celui d'un ange qui aurait à terrasser le dragon. Lisa cherche en lui un brin de tendresse et prend sa main. Mais il y a trop de guerre. Le titre d'un film vu hier à Beyrouth lui revient sans cesse, *Pourquoi n'arrêtes-tu pas de mourir ?* Il n'y a pas de promenade.

Comment tenir une main empêchée ?

Puis, Michel abandonne Lisa dans la montagne. Il revient vers la ville parce qu'en dehors d'elle la peur remplace l'angoisse qui se terre au fond des quartiers, l'angoisse connue presque rassurante. Lisa est si légère et joyeuse, elle ne comprend pas. C'est ce qu'il se dit. Pourtant, quand Lisa parle de la lumière sur la mer, Michel l'aime. Loin.

VII

Shérine croque une orange, le jus coule dans sa gorge et elle rit sur le trottoir à Saïda. Elle attend le bus qui va vers Beyrouth. C'est dimanche soir et sa mère lui tend le sac où elle a déposé des pâtisseries et du taboulé. L'amour qu'il y a entre ces deux-là a traversé l'Afrique, la France jusqu'en leur terre d'ancêtres : le Liban. Les villages plus au sud recueillent les tombes et les fleurs d'orangers. Elles s'embrassent et Shérine fait signe quand le bus démarre.

Sur la route de la mer, le soir clignote. Les voitures s'agglutinent vers la ville. Shérine regarde sans voir le paysage qui disparaît. Elle pense aux larmes lointaines de Lisa dans le palais de Saïda, larmes sitôt séchées quand elle l'a prise dans ses bras. On ne sait pas d'où viennent les chagrins. On pleure alors qu'on n'a pas de raison et on reste sec devant les rues effondrées. Elles se sont assises sur les sofas de la somptueuse demeure, dans les

splendeurs du passé retrouvé après la guerre. Chaque pierre semble raconter la même histoire où que l'on soit, celle d'une bataille, d'une embuscade, d'un massacre ou de la vie des réfugiés ici ou là. Dans le bus, les passagers sont silencieux. Pourtant Shérine chantonne un refrain tout bas, celui qui ne la quitte plus depuis des mois, *Que c'est beau la vie*. Elle se souvient que lorsqu'elles laissèrent le palais, elles se mirent à courir dans le souk, sautillant pour éprouver tout ce qu'il y avait de vie en elles.

Au carrefour Cola, elle trouve un taxi. L'homme conduit et raconte tout son dimanche. Shérine répond *Hé, hé*, sans écouter vraiment. Elle rêve et ne tente pas une seconde de mettre de l'ordre dans ses pensées et toutes les images qui se présentent. Elle les prend avec un sourire intérieur que le brouhaha de la rue et l'embouteillage du soir ne ternissent pas. Elle retrouve la rue Hamra et plus bas sa maison où l'attend une silhouette connue. Comment se tenir près d'un homme quand on rêve ?

VIII

Le ciel bleu de l'hiver surprend Kamila quand elle sort dans l'après-midi déjà soir, dans la lumière émouvante des fins de jours au milieu du jour, et tout l'étonne dans l'air vibrant qu'elle sent tournoyer déjà en son corps, une ville qui serait sienne en écho à toutes les villes de sa vie disposées sur la carte du nomadisme. Elle va vers le port puis dépasse les abords du Biel, file vers la corniche. Le soir ne présage aucune catastrophe.

Comment se tenir précisément sur le bord oriental de la Méditerranée ?

Charbel attend Kamila en faisant les cent pas sur le pavé, son téléphone portable à l'oreille, répétant : Non, non. Il se tourne vers le rivage, ne le voit pas. Il ne sait pas plus la silhouette de la femme qui vient vers lui. Kamila sent le tremblement de son ventre comme une menace soudain, et là, quand elle voit l'homme aller et venir comme une bête en cage, elle pense à prendre le chemin inverse et s'en retourner, s'en détourner et ne le fait pas. Elle se heurte à son envie d'en savoir plus, jusqu'où tiendra-t-elle ? Charbel la prend par le bras et l'entraîne dans le bar d'un hôtel où l'on joue une chanson de Franck Sinatra. La musique et la moquette effacent l'Orient. Quand il s'est assis, Charbel regarde autour de lui puis il parle : *il s'en est passé des choses ici pendant la guerre*. Ils savent l'un et l'autre que ce sera la seule phrase. Ils gardent leurs secrets, ceux qui persistent dans la poussière, dans le silence après la bombe. Mais à sa propre surprise, Kamila esquisse des mots qui glissent, sentence qu'elle assène avec beaucoup de douceur, *quand donc les hommes et les femmes seront-ils délivrés les uns des autres ?*

Ses gestes, celui de porter le verre à sa bouche, celui d'accrocher une mèche de ses cheveux et de regarder vers le patio sans voir quoique ce soit, puis le mouvement d'une jambe qu'elle ramène vers l'autre, le soupir même qu'elle ne retient pas, tout dit que sa place n'est pas là. Et c'est précisément quand l'esprit de Kamila s'absente que Charbel la voit. Il pense encore une fois *il faudrait la peindre maintenant* pour garder éternellement ce visage qu'il

contemple souvent comme un tableau italien.
Comment se tenir sur une toile ?

IX

Quand Hassan sert un arak bien dosé, Samir s'enfonce dans un fauteuil du café de la rue Baalbek pour ne plus penser. C'est trop compliqué d'être fâché avec son frère. Il n'en démord pas, il a été trahi.

On entre et on sort sur le trottoir pour goûter les premières douceurs du printemps, il y a encore peu de monde, quelques habitués. La musique lui rappelle qu'on dansait ici toute la nuit en décembre dernier ; que les conversations s'envenimaient quand il s'agissait de la guerre passée et de celle à venir ; et aussi qu'une bande de poètes traduisaient des pages françaises et qu'il leur avait fallu deux heures pour savoir comment « des bisons légers comme des chevreuils » pouvait donner quelque chose en arabe. Il ne sait pas comment il va sortir de l'impasse, des mots de trop, les siens et ceux de son frère.

Comment se tenir dans la haine quand on aime ?

Il grignote les aubergines et le houmous disposés sur la table et Hassan lui ressert un verre. Les danseurs et les poètes seront de retour bientôt ; auront-ils changé ? *Sois tranquille* disait Yasmina. Cette manie qu'elle avait de vouloir l'apaiser toujours donnait à Samir l'envie de crier. Il y aurait une douceur inacceptable, une traduction impossible. Et Yasmina lui demandait souvent qu'il la prenne dans ses bras. Il n'en avait pas envie. Toute tendresse l'avait quitté pour aller mourir dans les montagnes où le silence était plus effrayant que les tirs et les embuscades.

Abbas entre et le salue, *Marhaba*. Son sourire bienveillant, revenu de l'au-delà, dispense dans le café autant d'étoiles que dans le ciel les nuits sans électricité. Abbas murmure, comme toujours. Il raconte qu'il vient de traverser le ring encore une fois, et qu'il est là bien vivant, s'en étonne lui-même et cela le fait rire. Samir l'écoute, regarde son visage, et pendant quelques instants son tourment s'efface un peu. Une bouffée d'air tiède arrive de la rue. La lumière a l'insolence de ne rien voir des décombres et des gratte-ciels qui s'élèvent inconvenants dans le ciel beyrouthin. Il y a toujours un rayon d'enfance qui surgit quand la saison avance, une toute petite joie qui émerge dans le désastre. Samir se dit qu'il faudra du temps pour regarder son frère avec sérénité, beaucoup de temps.

Comment se tenir dans la patience ?

X

Dalal le croise de temps en temps dans son quartier. Il ne la reconnaît pas. Elle se souvient qu'il n'avait posé les yeux sur aucun d'eux mais qu'elle, au contraire, n'avait pas cessé de le voir, le regarder et chercher un brin d'humanité, particulièrement au dernier moment quand il avait levé son arme, parce qu'elle avait eu besoin de tenir une main et des yeux avant de mourir, même ceux du bourreau.

Elle ne sait pas ce qu'elle ressent quand il marche sur le trottoir, le pas lourd, un peu vieilli, un rien d'arrogance encore dans le port de tête, et qu'il la dépasse pour filer elle ne sait où. Aucun mot ne lui vient pour qualifier cette rencontre, cette présence qu'elle sait désormais à quelques rues de chez elle. Elle est interdite. Elle sent quelque chose comme une salissure se réveillant à son passage et un flot de pensées désordonnées. Elle lui en veut de lui rappeler ce qu'elle arrive à oublier certains jours quand la lumière baigne langoureuse et qu'il s'agit de rire avec Elias.

C'est la nuit que lui vient la fureur. C'est la nuit qu'elle prend les armes à son tour. C'est la nuit qu'elle l'enferme et lui crie de dire enfin tout ce qu'il a tué et brûlé, faire l'inventaire précis de chaque jour et compter le nombre de corps. Elle fait alors effort pour sortir de ces pensées, de son impuissance à demander justice. Elias qui dort près d'elle n'y peut rien. Tout l'amour du monde non plus. Elle s'endort dans le matin quand le jour s'annonce dans le brouhaha de la rue, un rappel du va et vient souriant d'une sorte de paix. Il faudrait renverser la tentation de la vengeance, se pencher vers la terre, y poser son front et lui reconnaître la même condition que soi, être en un lieu toujours, mobile et sans trouble.

Dans le matin enfin, Dalal reçoit les bourdonnements beyrouthins, la chaleur du printemps, les éclats de la mer sortie des tempêtes hivernales, et la rapidité des voitures tel un reste envahissant des combats, elle entend tous ces bruits à la manière d'une vierge qui n'aurait rien connu du monde. Elle oublie sans oublier. Elle vit et se surprend à sourire et rêver, à sentir la brise venue du sud, à capter les grains de sable du ciel. Elle ira déjeuner à Manara avec Shérine. Puis les bras d'Elias finiront d'effacer la rage de la nuit.

Comment se tenir entre la blessure éternelle et la quiétude présente ?

Dalal compose sa vie, recompose, décompose. Une fois le trouble émaillé de tension qu'elle ressent quand la silhouette de l'homme paraît au détour d'une rue, des sensations entre l'humiliation et la rage la brûlent, mais très enfouies. Il arrive, si elle décide de s'appliquer à faire une phrase qui lui convient tant dans ce qu'elle dit de nouveau que ce qu'elle chante,

que Dalal puisse aborder la position adéquate où son corps comme son âme peuvent se mouvoir, libres. La rue alors, comme la nuit, glissent vers des cliquetis presque joyeux.